

Marie Desplechin

Babyfaces

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Je remercie
les enfants de Bagneux,
Radhika Jha,
Cécile Rossard,
Pravina Nallatamby.*

*© 2010, l'école des loisirs
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2010
Dépôt légal : septembre 2010
Imprimé en France par XXXX
à XXXX*

ISBN 978-2-211-20317-3

Babyface: se dit d'un catcheur qui joue le rôle du gentil et que la foule aime.

Heel: se dit de celui qui joue le rôle du méchant.

Sommaire

1	La passerelle	11
2	Au supermarché	23
3	Sur la dalle	35
4	Le sermon à l'école	43
5	Derrière la porte de la cantine	49
6	Dans l'appartement	59
7	Explication à la boulangerie	75
8	La nationale, la nuit	85
9	Double sauvetage sur l'autoroute	95
10	Rencontre au square	109
11	Les Babyfaces	125

Chapitre un
La passerelle

Nous traversons la passerelle au-dessus de l'auto-route et il pleuvait. Des millions de camions passaient sous nos pieds à toute vitesse. Nejma a tourné le visage vers moi. Son bonnet descendait sur ses sourcils, au ras de ses yeux. Elle m'a lancé un regard féroce et elle a murmuré entre ses dents :

– Freddy, file ton goûter.

Je me suis arrêté, j'ai ouvert mon cartable et je lui ai tendu un bout de baguette beurrée. Elle l'a glissé dans sa poche. Elle n'a pas dit merci. Elle ne disait jamais merci, sauf à une personne que j'indiquerai tout à l'heure. Et pendant que j'y suis, je précise que Freddy est un surnom. Et même un diminutif de surnom. En entier, il faut

dire «Freddy les griffes de la nuit». Il s'agit du titre d'un film d'horreur célèbre dont le héros est grand, moche et maigre, et tue avec ses griffes au bout des doigts. Autant dire que rien à voir. Je suis un garçon plutôt petit et absolument pas dangereux. «Freddy les griffes de la nuit» est une forme de blague pour amuser les cours de récréation. C'est ce que je pense. Nejma pense que Freddy n'a rien à voir avec l'humour ni avec le cinéma. Elle dit que mon vrai prénom est trop compliqué, et qu'il est plus simple pour tout le monde de m'appeler Freddy. En réalité, je m'appelle Rajanikanth. Je n'y peux rien. Mes parents sont indiens. Nous, les Indiens et leurs enfants, sommes une petite minorité sur le quartier, ce qui fait sans doute que nos prénoms sont trop compliqués pour les populations. Résultat, je m'appelle Raja pour la maîtresse, et Freddy pour tous les autres. Nejma s'appelle Nejma. Elle est majoritaire sur le quartier. Tout simplement.

Donc, je lui ai donné son pain beurré emballé dans une serviette en papier. Tous les matins, quand nous arrivions sur la passerelle, Nejma

m'ordonnait de lui filer mon goûter. Tous les matins, j'obéissais. Mais je ne lui en voulais pas. Parce que, tous les matins, ma mère mettait deux goûters dans mon cartable.

Un jour, sur la passerelle, j'avais essayé d'expliquer à Nejma que c'était prévu, que ma mère était d'accord, que j'avais un goûter pour elle et un goûter pour moi. Mais elle n'avait rien voulu entendre.

– Personne ne me donne rien. Ce que je veux, je le prends. Je n'ai pas besoin de ton secours populaire. Garde ton sale goûter et étouffe-toi avec.

Depuis, j'attendais qu'elle me rackette.

– L'important, disait ma mère, c'est qu'elle mange quelque chose.

Quand j'ai refermé mon cartable, on avait encore perdu cinq minutes. Déjà, on n'était pas en avance à cause de Nejma qui mettait des heures à sortir de son appartement. Mais avec ces histoires de goûter, on finissait par être vraiment en retard. Ce n'est pas que j'avais peur. Je n'aimais pas arriver le dernier. De toute façon, la maîtresse

avait renoncé à nous attraper. Elle nous regardait entrer dans la classe d'un air affligé. Elle me plaçait au premier rang. Puis elle disait à Nejma d'enlever son bonnet et elle l'envoyait s'asseoir toute seule au fond. Toute seule au fond n'était pas une punition : elle l'avait expliqué à la classe. C'était pour permettre à Nejma de faire autre chose quand elle n'arrivait à rien. Comme ça, au moins, elle s'occupait et elle n'empêchait pas les autres de travailler. Je crois qu'elle s'occupait surtout à recopier des lignes, mais je n'en suis pas certain parce que, de ma place, je ne pouvais pas tout voir. Ensuite, il y avait la matinée, la cantine, l'après-midi, l'étude. À la fin arrivait le soir et on rentrait. On retraversait la passerelle. Des millions de camions passaient en dessous à toute vitesse pour rentrer chez eux. Ils en avaient plein le dos. Comme nous.

Notre quartier est un quartier double. Il est coupé en deux par l'autoroute. Les habitants doivent prendre la passerelle pour se rendre d'un côté à l'autre et retour. Ceux qui vivent dans les

grandes tours peuvent être contents d'habiter tout près de l'école, qui est sur la dalle. Ils n'ont qu'à descendre pour se retrouver dans la cour. Nous, de l'autre côté, nous pouvons être contents d'habiter des immeubles qui n'ont que cinq étages, ce qui est avantageux quand l'ascenseur est en panne. Par ailleurs, nous pouvons aller plus facilement à pied au supermarché.

Certaines populations essaient parfois de descendre les talus et de traverser l'autoroute à pied. Elles peuvent gagner du temps, parce que la passerelle entraîne des détours qui rallongent le chemin. Elles peuvent également se faire écraser, c'est arrivé. Ce n'est pas tout de traverser l'autoroute, il faut aussi courir vite. C'est un risque sportif et sanitaire. À l'école, des policiers étaient venus faire de la prévention auprès des enfants pour qu'ils ne traversent pas l'autoroute. On voyait bien qu'ils ne prenaient pas cette vieille passerelle tous les matins et tous les soirs tous les jours de l'année. On voyait bien qu'ils ne vivaient pas ici. S'ils avaient habité le quartier, même eux, ils en auraient eu marre.

La mère de Nejma (qui s'appelle Marilou), sa fille (qui se nomme donc Nejma), mes parents et moi, nous habitons le même immeuble. Elles au troisième étage, nous au quatrième. Autant dire que nous partageons pas mal de bruits, portes qui claquent et télévisions. Nous avons des liens de voisinage et nous sommes au courant de la vie qu'elles mènent. Comme disait ma mère :

– Cette vie, mon fils, n'est pas une vie.

Ma mère exagère les choses. Quand elle pleure, c'est une inondation. Quand elle rit, c'est une explosion. Quand elle parle de ses voisins, c'est la catastrophe. Par ailleurs, elle cuisine très épicé. Elle voit la vie en grand.

Ma mère est contente d'avoir trouvé mon père, de l'avoir épousé, et d'avoir eu un fils auquel donner un prénom compliqué. Elle ne serait pas plus contente d'être présidente de la République. Pour elle, une famille, c'est la gloire. Comme elle est généreuse, elle regrette que toutes les femmes n'aient pas un bon mari comme le sien, et un bon fils comme le sien. Elle les plaint. Elle plaignait spécialement la mère de

Nejma, et plus spécialement Nejma. Marilou n'avait pas de mari, ce qui l'obligeait à travailler plus encore que les autres. Pas de mari, pas d'argent, pas de voiture non plus, ce qui n'était pas pratique pour se rendre au travail, et surtout pour en revenir. Elle partait toujours trop tôt le matin, ou rentrait toujours trop tard le soir. Elle n'avait pas vraiment la possibilité de s'occuper de sa fille. Attention, elle ne l'abandonnait pas. Chez elle, on trouvait toujours des paquets de biscuits sur la table et des pizzas sous vide dans le frigo. Le réveil était toujours remonté à l'heure de l'école. Mais elle n'était pas souvent dans l'appartement quand il sonnait. Elle n'avait pas le temps nécessaire pour partager avec Nejma les réveils et les repas.

– Elle est très courageuse, disait ma mère en se tordant les mains avec inquiétude.

Elle aurait préféré que la mère de Nejma ait moins de courage et plus de présence, mais comme il n'y avait pas de mari dans l'affaire, elle savait aussi que ce n'était pas gagné. De mon côté, je pensais que Marilou serait plus contente

si elle avait juste un travail et pas de fille, mais la vie lui en avait donné une et il fallait bien qu'elle s'en débrouille. Quand je la voyais monter ou descendre les escaliers, avec son visage fatigué et ses yeux cernés d'ombre, je me sentais triste. Pas tellement pour elle, mais pour Nejma. Je suis comme ma mère, je voudrais que tout le monde ait une famille pour partager sa fierté et ses repas. Je n'en ai jamais rien dit à Nejma. Si je lui avais dit quelque chose, je crois qu'elle m'aurait balancé par-dessus la passerelle. Je suis son ami. Je n'ai aucune pitié pour elle.

Nejma aurait pu facilement balancer n'importe qui par-dessus la passerelle. C'est la raison pour laquelle, dans le quartier, personne ne lui cherchait d'ennuis. Elle était vraiment grande et réellement grosse, même s'il s'agit d'un mot à utiliser avec modération. Tout le monde sait qu'il est préférable de dire ronde, ou épaisse ou forte et même très forte. Mais la vérité oblige à dire qu'elle était tout cela à la fois, et grosse en plus. Quand la porte de notre appartement était fer-

mée, mon père l'appelait l'Oursonne mais ma mère lui ordonnait d'arrêter.

– Tu préfères que je l'appelle l'Éléphante ? demandait mon père en riant, et ma mère le regardait d'un air fâché jusqu'à ce qu'il arrête de rire.

Je trouvais qu'elle avait une jolie figure, avec une belle bouche, une peau très blanche, et de grands yeux de girafe. Mais personne n'avait jamais la patience de la regarder suffisamment pour s'en apercevoir. Elle tassait ses cheveux sous son bonnet et elle prenait l'air tellement méchant qu'on se dépêchait de regarder ailleurs. Elle portait toujours les mêmes vêtements, qui étaient souvent sales, quelquefois franchement usés et même troués. Quand elle venait chez moi, ma mère piquait discrètement son pull ou sa veste et elle les fourrait dans la machine à laver. Et quand Nejma voulait s'en aller, elle faisait semblant de les avoir pris par erreur.

– Pardon, Nejma ! J'ai confondu avec les habits de Rajanikanth... Je te les rendrai quand ils seront propres.

– Pas grave, faisait Nejma et elle haussait les épaules.

– Comme ça, tu auras un pull qui sent bon la lessive, ajoutait ma mère.

– Pas grave, répétait Nejma.

Elle refusait qu'on lui prête un vêtement. Elle attendait que ses affaires soient sèches. Elle restait bras nus, elle n'avait jamais froid. À moins qu'elle ne préférât geler plutôt que d'emprunter un habit. Si elle avait pu le voler, ça aurait été différent. Voler lui allait. Emprunter lui coûtait.

À l'école, personne ne l'aimait. Tout le monde avait ses raisons. Elle était moche, elle était mal habillée, elle était grosse, elle était violente, elle était méchante, elle était nulle. Et elle crachait par terre. Ça, c'était pour les élèves. Pour les profs, elle était nulle, méchante, violente, grosse, mal habillée, et elle était moche. En plus, elle crachait par terre. Mais personne n'osait rien dire, parce que tout le monde savait qu'il ne faut pas pousser à bout une personne qui n'a rien à perdre. Surtout quand elle est grosse et violente. Les maîtres et les maîtresses attendaient qu'elle

termine son CM2 pour l'envoyer en sixième. Ils rêvaient du jour où le collège serait obligé de la prendre, bon débarras, amusez-vous les gars.

Personne ne l'aimait, sauf quelques personnes qui se comptaient sur les doigts d'une main. Sa mère, ma mère, moi, mon père (mais pour lui, c'était seulement la moitié du petit doigt). Sa mère l'aimait par maternité. Ma mère l'aimait par voisinage. Mon père l'aimait par ma mère. Je l'aimais parce que j'étais son seul ami. C'était une raison aussi valable qu'une autre. Être le seul ami de Nejma faisait de moi une personne unique au monde, ce qui me donnait le sentiment d'être supérieur. Pour une personne dans mon genre, petite, avec un prénom impossible, et qui fait partie d'une minorité de la population, c'était important. Par ailleurs, Nejma me protégeait contre tous les ennuis possibles. Tant qu'elle me rackettait, personne ne se risquait à me causer des problèmes. Nous avions différentes raisons d'être solidaires. J'étais à elle autant qu'elle était à moi. L'amitié, quoi.